

prévoir que celle de nous tous qui paraissait la plus forte nous précéderait dans le repos éternel ! »

Après le principal affligé, ceux de nos amis que ce coup a frappés de la manière la plus douloureuse sont M. et Mme Dyke. Représentants d'une nombreuse famille qui, en quelques années, s'est complètement éteinte, à l'exception d'un fils que sa vocation tient éloigné d'eux, ils trouvaient un précieux appui auprès des neveux et nièces auxquels des arrangements récents les avaient réunis. Dans les soins qu'ils seront appelés à donner aux élèves de l'École normale de Morija, ils comptaient beaucoup sur le concours du jeune ménage que le Seigneur vient de dissoudre. Demandons à Dieu de leur donner la force de soutenir le nouveau choc qu'ils subissent.

...« Sous l'effet du premier ébranlement, écrit M. Dyke, j'ai senti mes forces défaillir, et je me suis dit que mon œuvre était finie à Morija. Mais, patience ! Dieu ne m'a pas sans doute amené ici pour me faire voir seulement ce qu'il y avait à faire. J'attendrai et je prierai. Nous ne pleurons point comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Nous savons en qui nous avons cru. L'Éternel l'a fait et il sait ce qu'il fait. Il ne peut vouloir que ce qui est bien. »

STATION DE THABA-BOSSIOU.

On vient d'assister aux derniers moments d'une jeune chrétienne qui était sortie du milieu de nous pour aller travailler au salut des païens. Au moment où elle expirait, l'épidémie qui l'a emportée faisait d'autres victimes. Parmi elles, se trouvait plus d'un de ces convertis du Lessouto qui nous sont inconnus selon la chair, mais qui de loin nous saluent du nom de *pères* et de *frères*. Ils ont reçu les mêmes forces, les mêmes consolations que notre sœur ; leur triomphe sur

la mort a été aussi complet que le sien. On le verra par la première partie de la lettre que nous allons reproduire. Preuve admirable et bien précieuse de l'unité des opérations de l'Esprit de Dieu en tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur Jésus, quelle que soit leur extraction, quelles qu'aient été leur première éducation et les premières habitudes de leur vie !

Lettre de M. JOUSSE.

Thaba-Bossiou, 10 août 1869.

Messieurs et honorés frères,

Depuis le moment où je vous ai écrit pour la dernière fois, la main du Seigneur s'est apesantie sur nous ; dix tombes se sont successivement ouvertes pour recevoir la dépouille mortelle de bien chers enfants en la foi. La fièvre typhoïde avait pris de telles proportions dans quelques villages, que pendant quelques mois presque tout le monde en a été atteint ; au point que les membres de familles entières étaient dans l'impossibilité de s'aider mutuellement. Dans de telles circonstances, la tâche du missionnaire s'accroît énormément, En sus des soins médicaux qu'il est obligé de donner, il doit s'efforcer de relever le moral de tous, pour les empêcher de se laisser aller au découragement. Grâce à Dieu, ce terrible fléau, sans avoir complètement cessé autour de nous, ne présente plus beaucoup de gravité, mais il n'en est pas de même de certains villages où il fait encore de nombreuses victimes. Je dois ajouter que la foi des fidèles a été singulièrement fortifiée par la mort édifiante de ceux qui nous ont devancés dans l'éternel repos. La vieille Madeleine, dont la conversion remonte à plus de trente ans, disait un jour à la fille de son premier missionnaire : « A Thaba-Bossiou, nous ne pleurons plus quand la mort vient nous chercher ; nous n'éprouvons plus que de la joie. » Cela vou-

lait dire : « Ceux que le Seigneur est venu chercher sont partis avec joie ; et nous qui les avons vus partir, nous avons pleuré comme on pleure quand on se quitte avec l'espoir de se revoir bientôt. » — Voici un jeune chef chrétien nommé Anani ; il a été reçu dans l'Eglise depuis quelques mois seulement. Violamment attaqué par la fièvre typhoïde, il voit la mort s'approcher à grands pas. Il en avertit son père. Celui-ci s'efforce, mais en vain, de le persuader qu'il se rétablira. Anani, après avoir exprimé sa dernière volonté touchant certains objets qu'il voulait donner à des amis, s'agenouille, et prie longuement à haute voix. Peu après, il tombe dans un délire dont la mort seule devait le délivrer. Cependant, un jour, il me reconnaît et me dit : « Un trône m'attend ! »

A quelques pas de là, un autre jeune homme nommé Nakora, l'intime ami d'Anani, est aussi atteint de la fièvre typhoïde. Mais lui aussi a placé tout son espoir en Jésus-Christ, et la mort ne lui apparaît que comme une messagère de bonnes nouvelles. Jusqu'à son dernier soupir, il a conservé toute la plénitude de ses facultés, et nul ne l'approchait sans être frappé de la fermeté de sa foi. Sentant sa fin approcher, il exhorta ses parents à persévérer dans la foi chrétienne, fit une dernière prière et leur dit : « Je vous quitte en chantant :

Avançons-nous joyeux, toujours joyeux,
Vers le pays des esprits bienheureux ! »

Ces morts eussent laissé un grand vide dans nos cœurs, si le Seigneur lui-même n'eût pris soin de le combler par la conversion de nouveaux enfants en la foi. Que dis-je ? Pour dix membres de l'Eglise recueillis dans la gloire, le Seigneur nous en a donné plus de soixante dans l'espace de deux mois environ. Il a aussi rendu à son Eglise plusieurs de ses enfants, qui étaient autrefois retournés au monde, et, si la joie causée par le repentir sincère de ces âmes égarées, est en

raison de leurs infidélités passées, vous pourrez comprendre la grandeur de la nôtre, en apprenant le retour à la piété, d'une femme qui, depuis sa sortie de l'Eglise, c'est-à-dire, depuis quinze ans environ, semblait s'être livrée corps et âme au génie du mal. Son nom est Amélia ; elle avait épousé un fils de Moshesh, nommé Mayare. Ce dernier étant mort, il y a dix ans environ, elle devint la souveraine naturelle des gens précédemment soumis au pouvoir de son mari. Avant son mariage, elle avait fait profession de piété, mais depuis lors elle était graduellement tombée dans l'indifférence, puis dans la mondanité, et enfin dans une impiété peu commune et vraiment révoltante. Douée de talents naturels, elle les mit tous au service du prince des ténèbres. Il me répugne de faire le tableau des turpitudes de cette époque de sa vie ; je dirai seulement que l'état de dégradation morale dans lequel elle était tombée, joint à la haine qu'elle manifestait contre tout ce qui avait rapport à la religion, lui avait valu le surnom de Jésabel. Amélia est de nouveau aux pieds de son Sauveur ; elle gémit sur l'énormité de ses fautes passées et rend gloire à la miséricorde toute-puissante du Seigneur.

Voici une autre veuve, jeune encore, nommée Dorothée. Son mari, nommé Letsuabo, était le frère de cet Anani dont je viens de mentionner la mort. Catéchumène depuis plus d'un an, il reçut le baptême quelques heures seulement avant de quitter ce monde. Il y a dix ans de cela. Il laissa derrière lui un jeune enfant, qui le suivit de près dans la tombe, et une jeune femme exposée à tous les dangers d'un veuvage en pays païen. Pendant quelque temps, elle continua à bien marcher dans le chemin de la piété ; mais, trompée par les séductions d'un monde léger et frivole, elle en devint la proie, et Dieu seul peut mesurer l'étendue du chemin qu'elle a parcouru dans la voie du libertinage. Le Seigneur a eu pitié d'elle ; il a frappé de nouveau à la porte de son cœur et lui a donné la force de le lui ouvrir. A lui seul soit l'honneur, la louange et la gloire à jamais !

Quatre autres personnes dont la foi avait aussi subi un échec depuis plus ou moins longtemps, ont été réadmissées en même temps que Dorothee et Amélie, après avoir donné des preuves de la sincérité de leur retour. C'est un renfort que le Seigneur nous envoie pour faire son œuvre, et pour lequel nous le bénissons. A propos de ces relaps, il me vient une pensée que je crois juste, étant basée sur des expériences plusieurs fois répétées dans ce pays. C'est que, chez un bon nombre de païens, le premier réveil de la conscience n'aboutit pas toujours à un changement complet du cœur ; de là ces lourdes chutes (qui maintenant deviennent de plus en plus rares) de personnes dont la piété paraissait solidement établie. Mais la joie réelle dont leur cœur a été inondé aux jours de leur premier retour vers Dieu, ne leur permet plus de vivre heureux dans le monde. C'est l'enfant prodigue loin du toit paternel ; il ne goûtera de joie réelle que lorsqu'il y sera rentré de nouveau. Si donc nous devons nous attrister quand nous voyons des âmes en qui nous avions confiance, tomber de nouveau dans le péché, nous ne devons jamais désespérer d'elles.

Chaque conversion, c'est-à-dire chaque retour d'une âme à Dieu, a son histoire, et il est plus d'une de ces conversions qui présente un intérêt vraiment dramatique. Aujourd'hui même, un homme déjà d'un certain âge, que j'emploie comme évangéliste, m'a amené son fils, qui cherche les consolations de la grâce divine. Il peut avoir trente-cinq ans. Il possède une certaine connaissance des vérités du salut, mais jusqu'ici il avait obstinément fermé son cœur à ces célestes vérités, et sa présence au culte du soir et du matin, n'était qu'un acte de pure condescendance. Sa femme, qui est pieuse, éprouvant un jour de grandes angoisses à son sujet, lui fit quelques observations au sujet d'un péché dont il s'était rendu coupable et que la honte l'empêchait d'avouer. Ces observations furent très mal reçues ; la pauvre femme se tut et se dit que le secours pouvait venir de Dieu seul. Cette même

nuit, elle se lève sans faire de bruit et, dans l'obscurité la plus profonde, elle répand l'amertume de son cœur devant le Seigneur. Sa prière est arrosée de larmes. Son mari se réveille et comprend qu'elle est en prière, que c'est lui qui est l'objet de ses supplications. Sa conscience reçoit un premier choc; mais quand, au point du jour, il entend sa femme lui faire des excuses pour avoir, la veille, manqué de douceur à son égard, il fond en larmes, il se met à prier lui aussi, et demande à Dieu le pardon de tous ses péchés.

Il y a deux mois environ, je me suis arraché aux nombreux travaux de la station pour aller visiter une annexe située à dix lieues d'ici. Sylas et sa famille m'ont reçu avec la plus grande joie. Cet évangéliste, comme tous les autres d'ailleurs, est digne de la sympathie des Eglises qui nous envoient et doit avoir une large part dans leurs prières. En général, on accorde assez sa sympathie aux missionnaires de la croix qui, par obéissance à la volonté de leur Maître, ont renoncé aux douceurs de la vie civilisée et sont allés s'établir au milieu de peuples dont la langue et les usages leur étaient inconnus. Mais on peut être porté à penser que nos évangélistes indigènes n'ont pas de sacrifices à faire. C'est une erreur. L'évangéliste mossouto n'a pas à quitter son pays, cela est vrai; il n'a pas encore connu les délicatesses de ces relations intimes qui, sanctifiées par la piété, font le charme de la vie en pays civilisé; mais par le fait de la mission dont il est chargé, il devient plus ou moins étranger au milieu des siens; les doctrines qu'il prêche en font un homme à part, et, s'il y a chez quelques-uns des habitants de la localité qu'il habite, de la malveillance à l'égard de l'Évangile, c'est sur lui que cela retombe. Tout change et s'améliore quand des âmes se convertissent et forment un petit noyau dont l'évangéliste devient le centre. Toutefois, le serviteur n'étant pas plus que son Maître, il doit s'attendre à avoir sa bonne part de tribulations et d'ennuis; pour toute compensation, il n'a que le sentiment d'avoir obéi à la voix du Seigneur, car, ce que nous lui don-

nons, pour lui aider à vivre, mérite à peine d'être mentionné.

Pendant mon séjour dans cette annexe, j'ai présidé deux services, le dimanche. Avec quelle joie je voyais arriver, de divers côtés, des gens déjà habitués à fréquenter le culte divin ! Quelques-uns venaient de très loin. Au premier service, il y eut environ 200 auditeurs; je fus tout à la fois frappé et réjoui de voir comme on chantait bien. C'est là un des résultats des efforts de Tita et de sa jeune femme, Hélène. Ce jeune homme, fils de Silas, est surtout chargé de l'école. Le soir de ce jour, assis sous d'immenses rochers, que la lune éclairait de ses rayons, Silas, entouré de sa famille et de quelques amis, nous a raconté ce qu'il avait éprouvé le jour où, pour la première fois, il fut appelé à prêcher l'Évangile dans le village où il réside. « Que leur dirai-je ? » se demandait-il avec anxiété. Il ouvrit alors l'Évangile selon S^t Jean, au chap. III, et il parla de l'amour de Dieu et de la nouvelle naissance. Il parlait encore qu'une femme se mit à sanglotter. Il se dit alors : peut-être eut-il mieux valu que cette femme ne pleurât pas, car ceux qui ont peur des effets de l'Évangile ne reviendront probablement plus de peur d'être aussi convertis. A son grand étonnement, on revint dans l'après-midi, et, depuis lors, le Seigneur a manifesté sa puissance en convertissant une vingtaine de personnes. — Au nombre de ces dernières, se trouve une femme du nom de Malikéléli (la mère des larmes). Son opposition à l'Évangile était très grande; elle choisissait, de préférence, le dimanche pour inviter ses amis à venir boire chez elle. Tita, un samedi, dit à sa fille : « Tu diras à ta mère que je désire la voir demain, j'ai quelque chose à lui dire. » Elle se rendit à l'appel du jeune instituteur, mais dans des dispositions telles que Silas en fut effrayé et qu'il chercha à la calmer en lui faisant un petit présent, qui ne produisit pas d'effet. Silas dit alors à son fils : « Qu'as-tu fait d'appeler cette femme ? elle va troubler nos exercices religieux. » « Ne craignez rien, mon père, » fut la réponse de Tita. C'était l'heure

du culte du matin. Après un chant et la lecture d'une portion de la parole de Dieu, on s'agenouilla pour prier. Malikéléli, reprise par sa conscience, se mit à sanglotter, au grand étonnement de tout le monde. Depuis lors, elle s'est humiliée devant Dieu et devant les hommes, et tout fait espérer que son cœur est véritablement changé. Toute la conduite de Tita dans cette affaire me porte à croire qu'il avait spécialement prié pour la conversion de Malikéléli avant de l'appeler. Oh ! que n'avons-nous plus de foi, que ne prions-nous davantage !

Agréez, Messieurs et honorés frères, l'assurance de mon affection la plus cordiale.

Tout à vous en Jésus-Christ.

TH. JOUSSE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ORIENT.

ÉVANGÉLISATION DES FEMMES EN CHINE, DANS L'INDE ET EN SYRIE.

Relever les femmes de l'Orient en les amenant à la connaissance de Christ, est une des parties les plus importantes de l'œuvre missionnaire. Les premiers messagers de l'Évangile dans ces contrées l'avaient compris dès l'abord. Mais, par la force des choses, ils avaient dû commencer par s'occuper à peu près exclusivement des hommes. C'était la seule partie de la population qui leur fût accessible. Avant d'atteindre l'autre, il fallait chercher, sur les lieux, le moyen de rompre les barrières que les habitudes de l'Orient élèvent